

J. Müller

ARGOVIENSIS

(1828-1896)

Müller était l'un de ceux qui dans les temps modernes ont le plus contribué à répandre au loin le bon renom scientifique de notre patrie. Occupé pendant sa longue carrière scientifique presque exclusivement de travaux relatifs à des flores exotiques, notre illustre compatriote est sans doute encore ignoré par plus d'un botaniste herborisant. Et cependant ceux qui ont eu la bonne fortune de l'approcher étaient étonnés de voir combien notre flore lui était familière. C'est qu'il était de la bonne école, de ces botanistes par tempérament dont la carrière s'est dessinée dès la première jeunesse. Il ne pensait pas que des problèmes de plus haute envergure dussent faire négliger les éléments d'étude immédiats, ceux qu'on rencontre à chaque pas.

Engagé dès 1851 dans des recherches de systématique générale par le fait de sa situation de conservateur de l'Herbier de Candolle, à Genève, et plus tard de l'Herbier Delessert, il avait acquis une expérience énorme dans la connaissance des plantes. Doué d'une mémoire surprenante, d'un esprit méthodique et ordonné et guidé par un bon sens peu commun il a pu créer une œuvre durable d'une immense étendue. Dans l'élaboration de cette grande flore universelle le « Prodrôme » il arrive en troisième ligne immédiatement après les De Candolle. C'est à lui qu'on doit l'une des perles de ce gigan-

tesque ouvrage entrepris par le génie et la persévérance de cette famille de botanistes; les Euphorbiacées écrites pour le Prodrôme ont coûté à Müller sept années de travail acharné. Cette monographie est l'une des plus estimées de la Botanique moderne. Ses recherches ont en outre porté sur les Apocynacées, les Rubiacées, les Resédacées. Il a aussi contribué pour une grande part à cette belle et grande flore du Brésil, la plus complète des flores exotiques.

Ces travaux de haute systématique, auxquels ont été consacrées ses meilleures années, l'ont éloigné de cette tendance funeste si commune chez les botanistes locaux de créer des espèces à propos de formes à peine saisissables. C'est qu'il avait une sérieuse pratique des livres et des collections. Il savait à merveille ce que valent les espèces créées pour des formes locales lorsqu'on les compare à l'ensemble des formes connues.

Aussi avait-il en maigre estime l'école soi-disant moderne qui multiplie sans raisons suffisantes. Pour lui, chaque espèce devait être caractérisée par des particularités saillantes et différentielles. Le mot d'espèce devait selon lui être réservé pour des types ne présentant pas de formes de passage. Il réunissait toujours, lorsque des formes intermédiaires venaient établir un pont entre deux espèces considérées précédemment comme distinctes. La systématique peut en effet être considérée sous deux points de vue. Le premier, exclusivement différentiel, consiste à discerner les types. On ne doit dans ce cas ne dénommer que ce qui se laisse diagnostiquer nettement.

Le second qui est issu des idées modernes sur l'origine des espèces mais qui était déjà en germe dans les méthodes naturelles et notamment dans celle de Aug. Pyr. De Candolle consiste à étudier les rapports entre les productions végétales de ma-

nière à établir si possible l'histoire supposée de leur évolution dans le temps.

Pour arriver à ce but, l'étude de la moindre variation est importante pourvu qu'elle tienne compte des rapports souvent multiples que cette variation aura vis-à-vis d'autres variations avec lesquelles elle formera une série naturelle.

Dans l'esprit clair et logique de Müller, ces variations n'ont pas de place dans un système qui ne peut comprendre que des choses distinctes.

Malheureusement son exemple est peu suivi et dans la jeune école combien nombreux sont ceux qui préfèrent imposer à la science les créations innombrables dues à leur peu de sens critique et à leur vanité. Incapables d'une œuvre plus approfondie, ils se sont jetés sur les soi-disant genres critiques, proie aussi complaisante que facile. Et par surcroît de malheur cette école ne s'est pas limitée aux plantes observées sur place dont on aura pu au besoin vérifier la constance relative, elle s'attaque maintenant aux herbiers; chaque échantillon d'une localité différente devient une occasion propice de transmettre à la postérité son nom modestement accolé au nouveau type. Cette méthode est justement le contraire de cette science dont le maître de Müller, Alph. De Candolle disait qu'« elle doit être une école d'honnêteté. »

Grande et honnête, elle l'a été, l'œuvre de J. Müller. Basée sur le respect de soi-même et celui des autres, la recherche de notre savant regretté n'aura pas été l'éclair qui éblouit un instant puis s'évanouit.

Tout aussi importants sont ses travaux sur les Lichens. Quarante-cinq années d'études suivies en avaient fait le lichénologue le plus connu de notre temps. Son petit laboratoire du *Boulevard des philosophes* était devenu le rendez-vous des collections de lichens du monde entier. Des caisses entières

attendaient le moment où l'infatigable botaniste aurait le temps de les examiner. Il avait projeté d'établir une flore lichénologique de l'Australie et cette dernière était déjà fort avancée lorsque la mort vint l'arrêter au milieu de ses recherches. Ce travail, il l'avait déjà précédemment élaboré pour la Nouvelle-Zélande et de l'opinion unanime il a montré, là encore plus que partout ailleurs, ses grandes qualités de classificateur. Précision et sobriété dans l'expression, symétrie dans la disposition des subdivisions, sont les traits saillants de ce mémoire qui a la netteté d'une belle médaille.

Ces qualités de l'esprit étaient jointes chez Müller à une élévation morale qu'on désirerait plus commune chez les savants. Sa droiture dans le travail scientifique, ses opinions et son sentiment donnaient à J. Müller cette expression de visage et d'attitude qui impose le respect mais qui n'est pas sévère parce qu'elle procède d'une nature bienveillante et d'un cœur dans lequel il n'y a point de fraude.

Il aimait beaucoup son pays; ses montagnes l'attiraient périodiquement vers le milieu de juillet soit en Valais soit autre part où l'air pur et la tranquillité sont le réconfort des citadins fatigués.

En Valais il assista souvent aux réunions annuelles de la Murithienne. Il y retrouvait ces aimables confrères venus de près ou de loin bien plus pour renouer d'anciennes relations et pour fraterniser dans ce beau coin de pays que pour discuter « *de omni re scibili* ». J'assistai avec lui à plusieurs de ces réunions; il avait gardé de celle de Fionnay le plus charmant souvenir et, l'an dernier, la session de Zermatt, lors de la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles ne lui avait laissé qu'un désir, c'est retourner en Valais l'an prochain.

C'est que le Valais était pour lui un pays de souvenirs. Jeune étudiant encore, il y avait herborisé avec

enthousiasme. Parmi ses premières communications figure en 1852 une étude sur le *Crepis jubata* du Hörnli et sur des lichens des Alpes. Homme fait, il y était retourné avec ce fils qu'il devait perdre au moment où un bel avenir s'ouvrait devant lui. Avancé en âge, il avait désiré jouir de l'incomparable panorama du Gornergrat. Un temps superbe l'avait favorisé d'une manière exceptionnelle. Cette belle et grande impression fut la dernière qu'il rapporta des Alpes. Quelques mois plus tard un mal subit, une pneumonie meurtrière le retint au lit quelques jours, et cette vie si bien remplie était terminée le 21 janvier 1896.

Son dernier travail avait été la détermination des lichens récoltés au Mont-Rose par Schroeter.

Müller était né en Argovie, dans le village de Reinach, en 1828. Ses parents, de notables agriculteurs, remarquant les heureuses dispositions de cet enfant, lui firent suivre successivement l'école secondaire du district et le gymnase d'Aarau où il prit sa maturité. En 1850 nous le trouvons à Genève étudiant dans la vieille académie; l'année suivante il entre à l'Herbier De Candolle comme conservateur; il s'y fait remarquer par son travail assidu et son intelligence des choses de la botanique. En 1858, l'Université de Zurich lui confère le titre de Docteur en philosophie à la suite d'une monographie très remarquable pour l'époque (Résedacées). Nommé conservateur de l'herbier municipal Delessert, en 1869, il occupe ce poste conjointement avec celui de Directeur du Jardin botanique de la ville jusqu'à sa mort. De 1871 à 1889 il a fonctionné comme Professeur de botanique systématique et médicale et s'est fait remarquer dans ces fonctions par les mêmes qualités qu'il a déployées dans toute sa carrière. Aimé et respecté de ses élèves, il s'est retiré en 1889 pour pouvoir se consacrer entière-

ment à ses études lichénologiques. L'Université lui avait conféré le titre de Professeur honoraire.

R. CHODAT.

Biographies de J. Müller

J. Briquet, notice sur la vie et les travaux de J. Müller, Bull. Herb. Boiss. 1896.

R. Chodat, J. Müller, argov., Bull. de la Société botanique allemande, 1896.

